

Rencontre avec Chantal Maquet, artiste pluridisciplinaire

Une résidence avec vue sur jardin

À l'Ermitage de Clervaux, la lauréate du Prix Pierre Werner 2022 va se consacrer six mois durant à son nouveau projet «Visages d'un paysage».

Texte: Gaston Carré
Photos: Marc Wilwert

Pluie de printemps à Clervaux, une pluie languide, sans précipitation, en cette saison de semis et de germination. C'est dans un jardin que Chantal nous attend, penchée sur ses premières pousses, comme dans l'attente des métamorphoses à venir. Son jardin à l'Ermitage, où Chantal Maquet, artiste, est en résidence sur initiative de Christine Keipes, directrice du Cube 521 à Marnach.

Certains artistes portent les attributs de l'extravagance: chapeau rond, fanfreluches et couleurs dissonantes, c'est une forme de coquetterie. D'autres artistes affichent les signes d'une ostensible normalité, et c'est une autre forme de coquetterie. Chantal Maquet pour sa part n'affiche rien, ni originalité ni réfutation de celle-ci, se contentant de paraître tel qu'elle est, au naturel, tel est le constat qui s'impose lors de la première rencontre. Un second constat s'impose devant ses toiles: l'univers que l'artiste y fixe est, du naturel, une irrémissible déconstruction, personnages et paysages subissent un infléchissement au terme duquel êtres et choses sont dépouillés de toute «évidence».

L'artiste est là depuis quelques jours, saluant la beauté du lieu, le grain singulier de la lumière en ce surplomb de Clervaux, entre Ermitage et chapelle de Lorette. Retraite, recueillement, spiritualité? Chantal n'est pas la créature éthérée que l'on escomptait ici, pas une anachorète, et sa pratique artistique relève de l'observation plus que de la contemplation. Désignant d'un geste les rais de soleil dans les interstices de la pluie, elle se réjouit de la belle conjonction des temps, de «cette chance de pouvoir entamer un nouveau projet artistique au moment où la nature elle-même se renouvelle». La résidente moud du café, à l'ancienne, sous le regard d'un fox-terrier qui dans une vie antérieure dut s'appeler Milou.

Papa d'ailleurs est né au pays de Tintin, au Congo, d'un père belge et d'une mère venue de Transylvanie. Papa a pris pour épouse une Allemande, la famille s'est installée au Luxembourg, que Chantal toutefois quitte pour s'établir à Hambourg – elle y vit depuis vingt ans désormais, mais revient périodiquement au Grand-Duché, pour ses activités artistiques en particulier. Chantal se définit comme artiste, comme «artiste pluridisciplinaire» plus précisément, de toute éternité: «Enfant déjà je voulais dessiner, quand on me demandait



ce que je ferais quand je serais grande, je répondais que je dessinerais».

Parmi ces activités, l'exposition à Dudelange en 2021. Sur le racisme. Les colonies comme motif d'observation a posteriori. Car Chantal est trop jeune, au Congo, pour prendre acte des réalités coloniales, mais une iconographie en rend compte quand son grand-père lui montre des photos du temps jadis, que l'artiste en devenant observe fascinée. Par cette altérité qui au temps de son enfance était familiarité, par le hiatus entre le caractère «naturel» des réalités perçues dans l'enfance et le caractère scandaleux de celles-ci au regard de l'adulte.

Les photos seront pour l'artiste une sorte de matériau premier, qu'elle transfigure par ses pinceaux. Des pinceaux robustes, dont on devine la pression sur la toile. Une transfiguration par la couleur surtout, dont étonne l'audacieuse combinatoire: c'est ce qui frappe d'emblée dans l'œuvre, cette transgression des codes en la ma-



Chantal Maquet devant l'Ermitage, où elle va résider six mois durant.



Chantal et son compagnon. Notre photographe a voulu une corrélation entre les coloris de son portrait et les couleurs de prédilection de l'artiste.



Juste en face de l'Ermitage, la blanche chapelle de Lorette

tière, après une formation artistique qui enseigna à Chantal les canons de l'harmonie.

Elle ne veut pas conférer à ses couleurs une signification particulière: «Elles valent par les atmosphères qu'elles génèrent, non par un sens intrinsèque». Elle reconnaît toutefois que le violet lui tient à cœur, ce violet si présent dans son œuvre, si insistant qu'il subsiste parfois, à l'état résiduel, comme un palimpseste, dans les couches premières de toiles où il a été effacé ou recouvert. D'où cette fascination pour le violet?

«D'un point de vue physique cette couleur est remarquable, car elle se trouve tout au début du spectre perceptible par l'œil humain. Or ce spectre n'est pas une ligne, avec un début et une fin, mais un cercle fermé sur lui-même, dont la clôture est la fusion des extrêmes que sont l'ultraviolet et l'infrarouge». Et l'artiste de signaler qu'en certaines régions d'Allemagne on parle de «Rotkohl» (chou rouge), tandis qu'en d'autres on parle de «Blaukraut» (chou bleu) pour désigner un seul et même légume.

Nous évoquons sa série de toiles sur le motif de la croisière «Tue dir Gutes und rede darüber #Paischtcroisière», qui a valu à Chantal le Prix Pierre Werner au salon 2022 du CAL. Cette humanité en «vacance», dans l'exhibition grasse de sa propre vanité. Nous y voyons un sarcasme corrosif, mais Chantal réfute toute condamnation: «J'observe, je prends acte, je ne fais pas procès». Il y a quelque chose de placide chez elle, une «critique» souvent est à l'œuvre, en sous-sol parfois, comme dans les cales de ce paquebot «où des machinistes sans doute travaillent dans des conditions indignes», mais cette critique est feutrée, rarement frontale. «Ich bin nur ein bisschen böse», je ne suis méchante qu'un peu, dit

Chantal, qui s'exprime en langue allemande. C'est dit sans affectation, tout au plus se donne-t-elle une fonction de réflecteur – «so wie Till Eulenspiegel», Till l'Espiegle, qui pour montrer leurs travers tendait un miroir à ses contemporains.

Chantal explore les rapports interhumains. Elle pratique une sorte de sociologie de la détermination, quand elle pointe les rôles auxquels nous sommes assujettis, les «corsets» que la société pose et impose, aux femmes surtout. Elle les pointe pour les défaire ou les déjouer. Par une peinture qui elle-même déjoue les codes qui l'étranglent.

Un indéfinissable malaise

Peinture de l'asservissement? Il y a du bonheur pourtant dans les toiles de Chantal, à l'état d'hypothèse ou de trace. Quand elle peint non pas l'assujettissement mais l'instant qui le précède. L'instant avant le corset. Une grande toile trône dans le petit atelier, à l'Ermitage. C'est un groupe de jeunes femmes, peintes à nouveau sur base d'une photo. Quelques-unes tiennent des ustensiles, «ce sont sans doute des jeunes femmes dans une école ménagère». On les prépare à leur rôle futur, on forme des «femmes d'intérieur». Les apprenties sont prises dans une couleur uniforme mais voilà que deux sujets émergent, dont Chantal a éclairé les regards croisés, des regards heureux: «Elles vont être déterminées, bientôt, mais pour l'heure elles sont libres encore». Comme une grâce avant la chute.

Comment perdront-elles leur liberté? Quelles seront les modalités de leur détermination? C'est l'interrogation qui anime l'artiste: «die Spannung zwischen Rollenzuschreibung und Selbstverwirklichung» – la tension entre l'assignation des rôles et la réalisation de soi.

L'œuvre de Chantal est saisissante parce que son action est insidieuse, c'est un décentrement qu'elle induit, une altération qu'elle accomplit, qui peut provoquer un indéfinissable malaise. Voyez la série «Nachts vor der Tür», ces maisons figées dans leur gel nocturne, avec leurs zones intermédiaires, vides, entre intérieur et extérieur. Le «charme» de la série s'exerce par inflexion subtile du réel, dans l'inquiétante étrangeté du familier. Non?

Chantal examine avec nous des reproductions de ses toiles, et fait mine de découvrir leur ambiguïté. Refus de l'emphase encore, ou du pathos qu'une détermination sociale prête à l'artiste? Elle nous montre des figures humaines dont elle souligne l'attachante banalité, quand vous voyez, vous, des personnages prêts à bondir de la toile pour vous lacérer.

Voyez cette famille que l'on observe nous observant: Chantal donne à voir une familiarité encore, mais le titre de la toile dit bien ce qui s'y joue en vérité: «Der Täter ist unter uns» – une banalité apparente, oblique, et en son filigrane l'indice d'un crime. Chantal parle d'«am-

«Mit Terrier im Bistro (Smiling Diego)», huile sur toile, 80 x 150 cm, 2018

La toile a fait partie de l'exposition «Instinktive Anteilnahme» dans laquelle l'artiste s'est penchée sur la relation homme-chien.



L'atelier de l'artiste. Voyez, sur la grande toile, l'échange de regards des deux figures éclairées: un moment de bonheur, dans les derniers éclats de la liberté.

bivalence». Allez, si vous insistez. Elle admet même, si vous insistez beaucoup, la part de «Unheimlichkeit» qui habite ses créations. Enfin! On leur trouve un côté «hitchcockien», à ces êtres qui nous observent, ils sont inoffensifs comme les oiseaux sur leur fil, mais un instant encore et ils vous crèvent un œil.

Chantal est songeuse, il y a dans son regard – comme un autre palimpseste – une sorte de «Sehnsucht» dépassée. Mais elle est coriace, et il faudra un moment de réflexion encore avant qu'elle ne lâche cette concession: Hitchcock, vraiment? «Et si c'était David Lynch plutôt?» De fait une volonté se révèle: l'artiste veut préserver une liberté d'interprétation, ne jamais imposer au regardant un sens qui serait sa propre «vérité».

C'est à de saines réalités cependant que s'attache le projet actuel de l'artiste en résidence. A nouveau elle désigne le jardin en pente déclinante, qui durant les six mois à venir sera l'objet d'un travail de création au double sens naturel et artistique du terme. Car Chantal a un projet. Toujours il y a un projet au principe de son travail, car elle

n'adhère pas aux séductions de la germination spontanée. Le jardin demande à être «travaillé», à ce qu'une volonté s'y accomplisse, c'est cet accomplissement que l'artiste va observer et accompagner, de même qu'elle observera ces hommes et ces femmes qui depuis des ans et des siècles se sont établis dans la ville, y ont fait souche et de même travaillent l'humus d'un lopin de terre.

Être en mouvement

«Je vais aller à la rencontre des habitants. Découvrir leur milieu de vie, leur rapport à leur habitat et à la ville, leur enracinement ou leur absence d'enracinement dans cette terre qui les porte ou ne les porte pas. On parlera du présent et du passé. Le grand-père avait-il un jardin déjà? Qu'y cultivait-il? Je proposerai alors un temps plus long, au cours duquel mon interlocuteur pourra poser pour un portrait dans mon atelier».

Tel est le jardin paradoxal de Chantal: en ermitage, mais de plain-pied sur l'humanité. Ni elfes ni lutins ne viendront nuitamment le visiter, la magie n'est pas sollicitée – «il y aura bien assez de magie déjà dans le fait qu'y pousseront des poireaux». Ou du Blaukohl.

L'ermitage comme paradoxe donc, pour cette artiste en prise sur son milieu. La résidence comme ironie, pour Chantal Maquet qui sur le seuil de la maison se pose cette question foncière: «Muss man unbedingt ein Zuhause haben?» – nous faut-il absolument une demeure?

Ce qui lui importe en vérité, c'est «unterwegs sein» – être en mouvement, en route. Six mois ne font-ils pas un temps trop long toutefois? Non. «Parce qu'ici un processus est en cours, ce jardin, qui va se transformer et engendrer. Je veux observer ce processus, qui prend du temps et en exige de la part de celui qui prétend le saisir».

Après le Congo Clervaux. Un autre espace-temps, une autre aventure...

L'exposition «Visages d'un paysage» de Chantal Maquet sera ouverte au Cube 521 à Marnach le 21 septembre à 19 heures. Elle sera visible durant deux semaines.



«Es bleibt der Abstieg», huile sur toile, 110 x 150 cm, 2020

Un usage singulier des couleurs, la marque de Chantal Maquet